

VOYAGE DANS LA SOCIÉTÉ ISRAËLIENNE

Rachel Mizrahi, *L'un meurt l'autre aussi*, Paris, Hachette, 1982, 382 pages.

Sous ce titre, Rachel Mizrahi nous donne une image cruelle mais tendre, féroce mais pleine d'humour, de la société israélienne. Paru quelques semaines avant l'agression perpétrée par Israël contre le Liban, ce livre nous retrace les prémisses de cette cinquième guerre que beaucoup de belles âmes, professeurs ès-éthique, voudraient imaginer comme surgie du néant.

A ces illusions, Rachel Mizrahi, dans son *errance* — sous-titre de son livre-reportage — oppose un remarquable démenti, en nous proposant un voyage sans complaisance, ni autofustigation, à travers les différentes strates de la société israélienne qu'elle nous décrit comme bâtie sur une suite d'immenses et tragiques malentendus, actes premiers, d'une spoliation territoriale et d'une atteinte aux droits d'un peuple à se constituer en nation. Le premier de ces *malentendus* étant celui, rappelons-le, qu'a résumé Max Nordau dans une formule non dépourvue de cynisme : « Une terre sans peuple, pour un peuple sans terre ». La formule prit tellement bien, qu'un auteur anglais aussi perspicace qu'Israël Zangwill a attendu d'aller en Palestine en 1920 pour en revenir horrifié par le mensonge auquel il avait cru durant tant d'années : Il venait de découvrir que la Palestine était peuplée de Palestiniens, et que ceux-ci étaient en voie de devenir les victimes d'une injustice monstrueuse. Rachel Mizrahi nous en fait la démonstration par petites touches qui vont droit au but et qui frappent le lecteur bien plus que ne le ferait un lourd développement didactique :

« Sarah travaille à l'université. Elle a failli perdre son poste l'hiver dernier, pour diffamation de l'Etat. Les étudiants arabes ne sont pas cinq cents sur un total de quinze mille... La sélection se fait au berceau. Penses-tu, dit Sarah, il faut que le père soit sans reproche, gare si c'est un absent-présent, il vaut mieux qu'il ait vendu des terres à l'Agence juive, ça fait de lui un bon Arabe. La sélection se fait avant le berceau... Les étudiants arabes voulaient tenir une réunion. Ils avaient invité deux députés de la Knesset. Ils ont demandé une salle à l'union des étudiants (juifs — l'union des étudiants arabes n'est pas reconnue — imagine si cela arrivait à des étudiants juifs à l'étranger, dit Sarah, on crierait déjà à l'antisémitisme). Refus. Ils ont décidé de tenir leur réunion sur la pelouse du campus, à deux heures de l'après-midi. Il avait plu ce matin-là, et ne voilà-t-il pas qu'à deux heures tapan-tes les tourniquets d'eau se mettent à tourner gaiement et à asperger tout ce monde. Que se passe-t-il ? On doit arroser la pelouse, elle en a besoin. Ils ne renoncent pas et vont s'installer sur l'esplanade dallée. Arrive un groupe de fascistes — comment veux-tu que je les appelle ? dit Sarah — qui entoure l'assemblée et se met à chahuter. Sarah, qui n'a peur de rien, leur dit : pourquoi chahutez-vous ? Laissez-les parler, est-ce qu'on n'est pas en démocratie ? Un grand type armé d'une barre de fer — les autres jouent gentiment avec des chaînes de vélo — lui répond : si tu aimes les Arabes, tu n'as qu'à aller en Arabie. Il égrène un chapelet d'obscénités pour étayer ses arguments... La réunion fut dispersée. Sarah a été

accusée de dénigrement de l'Etat et soutient à l'OLP... Un copain (arabe) de Sarah a été battu par des inconnus masqués, un soir sur le campus. Un ami (juif) qui l'accompagnait a eu le nez cassé. Les fascistes ne sont pas racistes... Il y avait beaucoup d'Arabes à Haïfa. Il en reste... Le chauffeur de taxi arabe qui nous emmène à Nazareth... habite la rue du Retour d'exil. »

Voilà qui en dit long sur la démocratie israélienne qui semble être réservée à l'usage des seuls israéliens, et à la condition qu'ils veuillent bien ne parler ni des Palestiniens, ni de l'OLP. Car « Palestiniens, connais pas » semble être le slogan de la classe dirigeante de cette société qui ne reconnaît au mieux qu'une vague entité dont elle se méfie. Dont elle croit pouvoir effacer la mémoire : « Le village arabe a été rasé en 65, dit Benji. Il était vide de ses habitants depuis 48. Un village fantôme. L'armée s'en servait. Elle s'y livrait à des exercices de combat en zone bâtie... La zone bâtie idéale fut démolie un beau matin. Les bulldozers sont passés sur ce qui restait après les combats simulés. Pourquoi cette démolition tardive ? Pour effacer toute trace, dit Benji. Je le regarde, en ne comprenant pas. Pour qu'ils ne puissent pas revenir réclamer, explique-t-il patiemment. Suis-je bête. Le village n'existe plus. Il n'a jamais existé. Les pièces à conviction ont été détruites. Mais les cartes ? Mais les papiers ? Mais la mémoire ?... Les fantômes ça existe, et c'est plus résistant que les pierres... Les fantômes, ça existe. Ça empêche de dormir la nuit du sommeil des justes. Ceux qui sont partis demeurent en ce jardin, dans les ruines noires parmi les figuiers de barbarie. »

Ainsi, s'illusionnent les dirigeants israéliens, il suffirait que les habitants d'un village soient expulsés, que ce village soit maintenu vide, et qu'il soit ensuite effacé de la carte géographique pour que ce qui a été, ce qui a représenté un lieu de vie, d'existence, d'histoires (et d'Histoire) cesse d'exister. C'est oublier, nous dit Rachel Mizrahi, que la mémoire s'accroche au vent, aux nuages, à l'ombre, au moindre accident de terrain, à la transmission orale. C'est ainsi, nous conte-t-elle, que Jonathan juif allemand, a reconstitué la vie de sa communauté, implantée dans une petite ville de Rhénanie, en *entendant parler* d'un cerisier qui avait charmé l'enfance de sa mère. C'est ainsi que les Palestiniens en exil reconstituent le puzzle de leur mémoire. D'où l'extrême importance des Journées de la Terre, que les Palestiniens organisent (conjointement avec l'extrême-gauche israélienne) malgré la répression chaque année plus brutale de ces manifestations. Car, et c'est l'un des aspects les plus passionnants de « l'un meurt l'autre aussi », Rachel Mizrahi nous fait assister, en décrivant une de ces journées consacrées à protester contre l'implantation d'un village de fouch Emounim, à l'émergence d'une extrême gauche israélienne. Non pas celle inscrite dans les partis travaillistes (gauche Mapaï ou Mapam) dont elle illustre la parfaite intégration dans les rouages de l'Etat (tout le chapitre sur *Yoram* serait à citer), non pas celle issue des groupes trotskystes qu'elle dit être détachés de la réalité du pays et de la région, mais celle protéiforme, multiple, qui à l'instar de l'extrême gauche US des années 60 manifeste à quel point elle est excédée par les pieux mensonges des « pères fondateurs », excédée par l'offensive cléricale, excédée par le discours raciste habillé ou non des oripeaux de la bonne conscience, du paternalisme et des bonnes intentions. Ainsi en

est-il de cette remarque que l'auteur prête à un jeune juif religieux en butte aux tracasseries du rabbinat : « C'est dur d'être juif dans l'Etat juif. Si tous les juifs sont juifs il y a des juifs plus juifs que les autres qui décident qui parmi les autres est juif... Hélas, ici on est entre juifs, mais voilà la question, qui est assez juif pour n'être pas persécuté ? »

Mais ce livre qui se présente comme un reportage a toutes les qualités littéraires d'un roman qui retrace les parcours que l'auteur accomplit entre passé et présent, entre Palestiniens et Israéliens. Son style vif, acéré est empreint d'un humour parfois tendre, souvent grinçant qui donne toute sa mesure dans les épigraphes qui annoncent telles des scansionnements les différents chapitres de cette *errance*. Ainsi : « Bref aperçu géographique. Surface : 20 700 km² AC (avant la conquête). 88 550 km² AC (après la conquête). Le rapport espace-temps est d'ordre rigoureusement militaire : l'espace est maintenu dans le temps par la force des armes. » Ou : « Bref aperçu économique. Pays où coulent le lait et le miel : (Jérémie, prophète). Le lait a augmenté de 600 % en un an : (Sonia, ménagère). Et le miel ? Le quoi ? »

Ou plus grinçant... la reproduction de ce tract dont nous ne donnons que les extraits les moins cruels. « Un tract : L'Alliance des Fidèles de Sion et des Rénovateurs du Royaume d'Israël. A nos frères juifs. Notre cœur s'est réjoui, lorsque nous avons appris que les autorités universitaires ont résolu de chasser les Arabes des résidences universitaires. Nous appelons les autorités en question à persister dans cette sainte action jusqu'à ce qu'il n'y ait plus trace d'Arabes, et autres ennemis d'Israël à l'université... Les autorités universitaires se doivent de poursuivre cette sainte action, sinon des moyens sévères seront pris contre elles et contre tous ceux qui s'y opposeront. »

Nous ne saurions refermer ce livre qui crie son étonnement horrifié, mais aussi son espoir, mais aussi son amour pour cette terre et pour *tous* ses habitants, sans évoquer cette phrase d'un poète palestinien — nommé ici Michel — qui écrit en langue hébraïque, sa langue *marâternelle* : « On nous a coupé la langue. Quand on prive un peuple de sa langue, il finit toujours par recourir au langage le plus extrême. Le langage du feu. Ce feu nous menace tous. » ... auquel font écho les dernières phrases du livre de R. Mizrahi « La vie continue. La mort continue. »

Rachel Mizrahi a quitté enfant, Varsovie en 1940, avec le dernier train qui partait de cette ville promise au feu et à la mort, pour se rendre en Palestine, sa terre d'accueil. Depuis quelque quinze ans, elle vit en Europe ou aux Etats-Unis, peut-être pour obéir à ce précepte cher à Abû 'Amran Mûsâ Ibn Maymûn Abd Allah, plus connu sous le nom de Maïmonide : « Ne demeurez pas dans la Cité dont les maîtres sont injustes, iniques et cruels ». Mais peut-être que Benyamin Cohen, Matti Peled, Ouri Avneri et quelques autres peuvent nous empêcher de voir l'avenir sous des couleurs aussi grises, et donner à « l'un » et à « l'autre » quelque espoir.

Jacques Hassoun.

Enseignant à Paris VII ; auteur de *Juifs du Nil*, Paris, Le Sycomore, 1981.